

# JO

*« Et perdue parmi ces gens qui me bousculent  
Étourdie, désemparée, je reste là »  
Edith Piaf, La foule*



## BONJOUR GERTRUDE...

Pousser des portes battantes, c'est un geste d'une banalité sans nom, un acte auquel on ne réfléchit pas, un mouvement détaché de tout intellect... Mais lorsqu'on le fait, le premier jour d'une prise de fonction, pour pénétrer dans un nouveau service de soins, cet acte si anodin prend une envergure démesurée, comme un soufflé au fromage qui grossit plus qu'on ne l'avait souhaité, un ballon de baudruche à la place de l'estomac, gonflé par le souffle de l'appréhension. Symbole d'un renouveau à la fois angoissant et stimulant, ces deux portes m'ouvraient l'horizon d'un nouveau chemin, une voie inconnue mais désirée intensément. En réalité, nous étions deux à débiter, ce jour-là, dans cette unité de chirurgie viscérale : moi et ma boule au ventre. Appelons-la Gertrude, ou Trudy pour les intimes...

Nous avons donc rendez-vous toutes les deux à 8 h dans le bureau d'Huguette Leparç, la cadre du service. J'avais passé le week-end à défaire les cartons sans vraiment prendre le temps de penser à cette journée. C'était voulu et c'était mon mode de fonctionnement : l'action contre l'appréhension. Bouger pour éviter de trop cogiter sur les risques que j'étais en train de prendre. J'avais beau avoir tout quitté (ville natale, famille, travail) pour commencer une nouvelle vie dans un hôpital inconnu, je n'en étais pas moins saisie par l'incertitude du bon déroulement de ce changement d'horizon.

Je foulai donc, pour la première fois, le sol de ce qui, au bout de quelques semaines, mois, années, deviendrait mon fief, ma deuxième

maison. Je l'espérais sincèrement mais à cet instant précis, tout était nouveau et étranger.

Le calme ambiant du service m'interpella. Le couloir long et désert semblait mener au bout du monde, au bout de mes appréhensions, au bout de mes limites. Un service de chirurgie digestive et gynécologique, appelé également « chir molle »... Comment un acte au cours duquel on vous ouvre le ventre pour en extraire plus ou moins des choses qui ont toujours fait partie de vous peut-il être qualifié de « mou » ? En chirurgie, les jours se transforment en « J », les patients sont sondés par tous les orifices possibles, les journées de travail semblent durer 87 heures et non 12... Et on appelle ça de la « chir molle » ?

J'étais habituée à l'atmosphère tendue comme un string sur un éléphant qui régnait dans mon ancien service : une unité de réanimation chirurgicale cardio-vasculaire. Passionnant, mais stressant. La plupart des patients étaient sous stimulant cardiaque... Intubés, ventilés et scopés, ils remontaient directement du bloc opératoire sans passer par la case salle de réveil. Le son des respirateurs artificiels et les alarmes des différents dispositifs médicaux emplissaient tout l'espace dès l'entrée. Un son obsédant et entêtant, qui semblait ne jamais vouloir s'arrêter. Une mélodie qui était loin de ressembler à un concert de musique classique à l'Opéra Garnier...

Ici, les murs étaient habillés de tons pastel, de l'orange et du beige. La lumière de ce début de journée apportait une sensation de calme et de confort. Des chariots de soins et de linge semblaient abandonnés au milieu de ce décor aux couleurs pâles. J'avancai prudemment, scrutant les alentours afin de trouver quelqu'un à qui m'adresser mais je devais arriver en plein tour de soins car je ne croisai personne sur le trajet qui menait jusqu'au bureau de la cadre du service. Celle-là même avec qui j'avais passé l'entretien de recrutement deux mois plus tôt.

C'était une femme qui respirait la bienveillance et l'empathie. La porte de son bureau était ouverte et elle m'accueillit avec un sourire sincère et spontané.

« Bonjour Sarah ! Bienvenue !

— Bonjour, madame Leparc, répondis-je timidement.

— Appelez-moi Huguette. Ici, nous pratiquons le vouvoiement mais tout le monde s'appelle par son prénom, de l'ASH au chirurgien. »

Je lui souris, à la fois pleine de gratitude pour la courtoisie de son accueil et terrorisée à l'idée qu'effectivement, je m'apprêtais à rencontrer une multitude d'individus avec qui je devrais collaborer au quotidien.

*Si je m'enfuis maintenant, le remarquera-t-elle ? Je crois qu'il est trop tard, ma pauvre Gertrude.*

## LA KRYPTONITE DU CHIRURGIEN

Qu'ils sont courageux ces chirurgiens !

Je les admire réellement.

Passer des heures debout sans pause à focaliser son attention sur l'objectif ultime : améliorer l'état de santé de la personne qui est allongée devant eux, les tripes à l'air. Passer douze années à étudier, enchaîner les gardes et rester éveillé parfois plus de trente heures d'affilée, mettre sa vie de côté pendant plus d'une décennie pour obtenir le Saint-Graal en proclamant le serment d'Hippocrate devant une assemblée attentive. Les chirurgiens décident des conduites thérapeutiques à suivre avec minutie, précision et empathie.

Décrits comme ça, on pourrait croire que je vous parle de Superman. Manqueraient plus que la cape et le slip moulant...

Eh bien, l'équipe de super héros qui m'avait prise en flagrant délit de démonstration de journée pourrie s'était montrée bien impuissante face au désastre vomitif auquel j'avais à faire face de bon matin.

Alors que je dégoulinais du reflux de contenu gastrique de mon patient, ils me regardaient tous avec des yeux horrifiés, Docteur Perrot en tête. L'un d'eux avait préféré sortir de la chambre, un autre était devenu blanc comme ma blouse (*je parle de ma blouse avant le drame évidemment parce qu'à ce moment-là, elle avait plutôt la couleur d'une pomme Granny Smith qu'on aurait laissé pourrir pendant des semaines*) et ceux qui restaient affichaient une expression de dégoût dont je ne savais si elle m'était directement destinée.

Ils étaient tous prêts à défaillir.

Alors c'était ça ?

Le vomi était la kryptonite du chirurgien !

C'était bon à savoir pour plus tard...

« Haaa, ça va mieux ! » souffla monsieur Terry, mon patient, en reposant la tête sur son oreiller.

*Tu m'étonnes ! J'espère bien que je ne me suis pas fait vomir dessus pour rien !*

Je restai figée. Seuls mes yeux bougeaient et allaient de monsieur Terry au groupe d'internes puis à ma blouse verte.

En réalité, je ne savais pas par où commencer :

- rassurer le patient en lui posant une main sur l'épaule : *pas possible*, elle était pleine de liquide gastrique.
- faire ma prise de sang comme c'était prévu : *pas possible*, mes tubes étaient souillés
- partir en courant et ne plus jamais revenir : *PAS POSSIBLE*, je risquais de glisser et de me ridiculiser encore davantage.

Ma collègue aide-soignante s'approcha et me suggéra d'aller me changer.

« Je m'occupe de tout » tenta-t-elle de me rassurer.

Je quittai donc la chambre du premier patient que je voyais ce jour-là. Je devais avoir comme une aura impressionnante parce que tout le monde s'écarta largement pour me laisser passer !

Après m'être douchée à peu près huit fois, je sortais de la lingerie où je venais de changer de tenue quand je croisai Morgan. Souvenez-vous : le bel interne que j'avais rencontré dans l'office lors de mon premier jour, le sosie de Brad Pitt... Je connaissais dorénavant son prénom et j'entretenais des rapports cordiaux avec lui. Il s'était montré accueillant et tolérant face à mon ignorance dans le domaine de la chirurgie digestive, répondant à nombre de mes questions sans jamais se moquer ou ironiser sur mes lacunes.

Je m'entendais bien avec lui et je sais que ça faisait jaser mes collègues. Que les choses soient claires : il n'était pas juste mignon, il

était canonissime ! Il le savait et abusait de ses charmes pour négocier certaines choses avec les infirmières du service : un bilan sanguin au moment de partir, un examen avec le radiologue à sa place, se faire servir un café pendant qu'il tapait des comptes rendus. Bref, ses yeux verts et sa belle gueule faisaient faire 3 pas en arrière à notre profession en ce qui concerne les rapports de subordination médecin/infirmière.

Il faisait évidemment partie des chirurgiens qui avaient assisté à la scène d'horreur que j'avais vécue quelques minutes plus tôt.

« Ça va, Sarah ? » interrogea-t-il avec le sourire au coin des lèvres.

Je crois que cette fois-ci, il avait clairement envie de rire de mes mésaventures, mais je ne le connaissais pas assez pour deviner ce qu'il pensait.

« Oui ça va mieux... J'ai la poisse aujourd'hui...

— Mais non...

— Si, quand même.

— Ouais, c'est vrai... »

Il me regarda en pinçant les lèvres. À peine quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il n'explode littéralement de rire.

Je pris, dans un premier temps, un air grave, mais son fou rire était contagieux et je me mis vite à rire de bon cœur avec lui.

« T'aurais vu ta tête quand on est entrés ! continuait-il à s'esclaffer.

— Et la vôtre ! On aurait dit que vous faisiez un concours de la tronche la plus dégoûtée du monde ! »

Tandis que nous riions ouvertement dans le couloir, je savais déjà que les commérages iraient bon train à la pause déjeuner. Peu importait, ce petit instant de dédramatisation m'avait fait un bien fou et c'est le cœur léger et la blouse propre que je retournai dans la chambre de monsieur Terry pour enfin réaliser la prise de sang que je devais lui faire ce matin-là !

Je retirais juste l'aiguille de son bras lorsque Morgan passa la tête par l'entrebâillure de la porte :